

Éric Lysøe

Professeur de littérature comparée à l'Université de Haute - Alsace (Mulhouse)
Directeur du centre de recherche sur l'Europe littéraire



Synergies Algérie n°10 - 2010 pp. 301-302

Abdelkader Ghellal, *Mourir pour vivre*, Oran
Dar El Gharb, 2005, Roman

Abdelkader Ghellal : c'est, à Oran, à quelques jours d'intervalle, que j'ai rencontré l'homme et commencé à découvrir son œuvre. Et d'emblée, le jeune auteur s'est imposé comme un confrère d'une grande culture, d'une courtoisie sans égal, un de ces amis dont vous gratifie l'Algérie avec tant de libéralité, tant de prodigalité dès lors qu'on foule son sol avec au cœur l'amitié sincère et le respect fraternel - comment l'homme du Nord qui signe ces lignes pourrait oublier l'émotion qui fut la sienne quand, voici vingt ans, il fut subitement illuminé par le soleil oranais et la culture qui s'y dore ?...

Peu de temps après, ce fut la rencontre avec *La Deuxième Mort* de Houria. Une rencontre pas moins étonnée, pas moins stupéfiante. Car c'est un livre étrange que ce premier roman, un livre où vous croyez mettre les pieds en terrain de connaissance, mais où vous comprenez bien vite que les clichés - légèrement, subtilement décalés - ne se multiplient au fil des pages que pour s'offrir comme autant de signes visant à vous faire sortir de vos habitudes. Si le vent « glace [l]es joues pâles » de l'héroïne, s'il « plaque une mèche de [...] cheveux blonds sur [s]on visage », c'est évidemment pour faire de cette narratrice qui, curieusement, se décrit comme si elle se découvrait pour la première fois, une parfaite créature de fiction, mieux : un pur produit de la lecture. Voilà d'ailleurs pourquoi on la saisit d'emblée dans sa marche : elle est sœur de la phrase en mouvement. Rien d'étonnant dès lors à ce que l'intrigue accompagne son étonnante métamorphose, qu'elle transpose en termes de déroulement chronologique la modification qui s'est accomplie d'emblée dans la construction du personnage : l'histoire paraît simplifiée à l'extrême jusqu'au moment où tout bascule, où ce qu'on prenait jusqu'alors pour un banal récit « réaliste », à portée manifestement testimoniale, verse soudain, et comme d'un bloc, dans l'allégorie. Des noms, c'est vrai, auraient dû nous mettre sur la voie : Houria Larige, Ghani Fatans. N'empêche : là où nous pensions n'avoir affaire qu'à une narration plus ou moins codée, jouant sur l'implicite et le sens second, nous découvrons, médusés, une fable dont toute la consistance, toute

la cohérence tient dans sa portée métaphorique - pas d'histoire pour celui qui ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre.

On devine que, lorsque Kader me confia le texte de son second roman pour que j'en écrive la préface, je n'acceptai pas sans une secrète appréhension : mon jeune ami saurait-il me surprendre cette fois autant que la première ? Et je dois dire qu'après la lecture que je viens d'en faire - ce fut, comme pour le précédent roman, d'une traite -, *Mourir pour vivre* n'a en rien déçu mes attentes. J'y ai retrouvé l'image centrale de *La Deuxième Mort de Houria*, érigée en clef de voûte de la construction romanesque, mais reprise cette fois sur un tout autre registre. Dès les premières lignes, Ghellal choisit de mettre en scène une famille exemplaire toute à déplorer la mort de la mère - une nouvelle Houria -, une famille dont l'histoire teintée de nostalgie va se trouver subtilement tissée sur la trame d'un récit second, celui-là d'une brutalité extrême. Mettant en scène un jeune intellectuel parti rejoindre les moudjahidine, cette deuxième chronique, dont on saisira *in fine* à quel point elle est liée à la première, définit d'entrée de jeu la fonction qu'elle remplit dans l'économie générale de l'ensemble. Elle se déroule en effet à proximité d'une ville dont on tait le nom, mais qu'il n'est pas difficile de reconnaître, une « ville moderne et métissée » que le jeune héros se plaît à comparer « à la ville libanaise qui porte le même nom ». Saida, pour qui sait lire. Coquetterie d'un auteur versé dans la science un peu chiche du roman à clef ? Dans la mesure où tous les autres lieux sont expressément mentionnés, pareille explication paraît dénuée de fondement véritable. Il faut donc se rendre à l'évidence : cette évocation d'une ville double - tout à la fois ici et là-bas - a pour vocation de révéler au lecteur pressé l'organisation même du roman. Elle célèbre tout d'abord le jeu du sens second, ce jeu que met explicitement en scène la narration en évoquant, ici, la « ville vile », ailleurs, l'« amer » souvenir de « la mère », de « la mer » dont « l'âme erre ». Mais elle dit également la dualité des êtres. Yasmina Khadra n'y est pas évoqué(e) par hasard : la narration se plaît en effet à passer d'un personnage focal à un autre, et singulièrement d'un homme à une femme, au point qu'il devient impossible, parfois, de faire le strict découpage entre ce qui revient à l'un et ce qui appartient à l'autre. Partout donc, au-delà des nations, des religions et des sexes, ce ne sont que jeux de doubles. Quelle est exactement, au bout du compte, la différence entre celui qui combat par la plume et celui qui choisit de prendre les armes ? Pas même une question d'échelle. C'est dire s'il faut chercher AILLEURS le sens véritable que revêtent, pour l'humaniste impénitent, la vie, la liberté profonde et l'engagement. On comprend dès lors que ce beau roman non seulement s'achève sur un véritable hymne à la création littéraire, mais encore pointe un instant du doigt le mythe des frères ennemis, Caïn et Abel, devenus pour l'occasion Faahim et Siffe, enfants de Hawa, l'Ève biblique, la grande « mère de la vie ». Peindre une Ève-Algérie déchirée entre des fils aussi impuissants l'un que l'autre à la défendre, une Ève-Algérie sauvée *in extremis* par les aventuriers de l'écriture, telle est bien toute l'ambition d'un auteur profondément engagé dans le processus d'une renaissance à la lumière, à l'amour et au monde - renaissance dont le titre du présent ouvrage s'offre décidément comme le parfait emblème : *Mourir pour vivre*.